CHAPITRE VII.

Les alentours de Mexico. — La saison des pluies. — Les saules, les schinus. — Tacubaya. — Belles habitations. — Chapultepec. — Panorama de Mexico. — Cyprès séculaires. — Aqueducs. — San-Angel. — Terrains volcaniques. — San-Agustin de las Cuevas ou Tlalpam. — Fêtes de la Pentecôte. — Le jeu du *monte*. — Combat de coqs. — La Cruz del Marques. — Aspect volcanique de la vallée. — Huichilaque. — Manière de voyager des Indiens. — Cuernavaca. — Hacienda d'Atlacomulco. — Histoire de Joseph de Laborde et de l'abbé de Laborde son fils. — Monument militaire de Jochicalco. — Haciendas de Meacatlan et de Cocoyotla. — Climat de cette côte de l'ouest. — Son influence sur la culture de la canne à sucre. — James Barlow. — Caverne de Cacahuamilpa. — Notre campement dans une grotte du ravin. — Soirée délicieuse. — Incendie d'un aune gigantesque. — Beaux reflets de lumière. — Description des curiosités que renferme la caverne. — Rivières de San-Jeronimo et de San-Felipe. — Coup d'œil sauvage et pittoresque du ravin. — James Barlow en danger. — Le Mescala et le Papagayo. — La rosée peu abondante sur le versant de l'ouest des Cordillères. — Arrosement des terres. — Scorpions de Zumpahuacan. — Acapulco. — Son commerce d'autrefois. — Le galion de Manille. — Fêtes à l'arrivée du galion. — Les Chinois. — Les Noirs. — Leur caractère. — Apathie des Indiens de cette côte.

Les alentours de Mexico sont dépourvus d'agrément : la campagne est ou aride ou marécageuse, la végétation rare ou chétive. On n'aperçoit çà et là que des magueys nains plantés sur les limites des propriétés, des saules mélancoliques qui bordent les chaussées et les canaux, des schinus aux branches éplorées, qui ne prêtent au passant qu'une ombre douteuse. A l'exception d'Iztacalco et de Santa-Anita, les petits villages qui se trouvent aux portes de la ville sont affreux. Mais dans un rayon d'une à trois lieues, on en voit quelques autres, assez agréables pour que les gens riches trouvent du plaisir à y passer la belle saison.

Les mois de l'été sont là, comme chez nous, les plus beaux de l'année, quoique ce temps soit celui des pluies. La chaleur est alors tempérée par l'humidité de la terre; la verdure reprend ses belles couleurs dans les jardins et sur les collines; les fleurs se multiplient et les arbres se parent de leurs fruits. D'ailleurs, les pluies ne sont ni continuelles ni incommodes : elles tombent chaque jour à peu près à la même heure, laissant des matinées magnifiques à la disposition des promeneurs. L'orage se forme quand les rayons du soleil commencent à pomper les vapeurs de la terre avec plus de force, et le tonnerre gronde à deux ou trois heures de l'après-midi. L'eau tombe alors par torrents jusqu'au coucher du soleil; mais glissant sur la pente des coteaux où sont bâtis les villages, elle n'en humecte que la croûte, que le vent sèche en un instant.

Tacubaya, Miscoac, San-Angel, San-Agustin, sont les villages où l'on va de préférence. Le premier, situé sur une petite colline à une lieue de Mexico, possède de charmantes habitations, parmi lesquelles on distingue celles de MM. Manuel Escandon, Jamison [1] et Bardet.

A un demi-mille de ce village s'élève du milieu d'un massif de verdure la butte pittoresque de Chapultepec, couronnée de son beau château. Ce fut la seconde demeure des Aztèques à leur arrivée aux bords des lacs. Plus tard les rois de Mexico y bâtirent une maison de plaisance que les Espagnols détruisirent, et

[1] Nom du premier propriétaire.

dont il n'existait que quelques vestiges, quand le vice-roi Galvez y fit construire le château actuel que Santa-Anna a converti en école militaire.

De la terrasse de cet édifice, on découvre un des panoramas les plus rares et les plus curieux. A mesure que l'on tourne sur soi-même, les tableaux changent et se déroulent à la vue, comme au *Colosseum* de *Regent's Park*; mais avec cette différence qu'au lieu de l'atmosphère nébuleuse de Londres, c'est une vive lumière qui éclaire le bassin d'Anahuac.

A deux milles de là, dans la direction des aqueducs, on aperçoit Mexico avec ses églises, ses dômes moresques et son encadrement de saules. Plus loin, ce sont les lacs de Texcoco, de Chalco, de Jochimilco [1]; et dans le fond, les deux volcans couverts de leur manteau blanc. Çà et là on découvre, dans la plaine et sur les hauteurs, des fermes et des villages : ici, entre ces touffes d'arbres, se montrent les pauvres cabanes de Tacuba, ancienne capitale du royaume du même nom; là-haut, sur une colline, c'est la chapelle de la Vierge des Remèdes, image miraculeuse qu'on va chercher en procession pour obtenir de la pluie, quand les moissons souffrent de la sécheresse; d'un autre côté se dresse la butte du Peñon, d'où jaillit une source d'eau thermale; non loin de là, le sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe, où vient aboutir la grande chaussée du Nord; enfin, au pied de la terrasse, autour des roches buissonneuses d'où s'échappe un ruisseau limpide, croissent des gazons

[1] Le lac de Jochimilco n'est qu'une partie du lac de Chalco.

verts et des cyprès [1] séculaires, doyens de la végétation d'alentour.

Ces cyprès, qui ont de douze à seize mètres de circonférence, étaient déjà de fort gros arbres quand les conquérants espagnols firent disparaître tout ce qui pouvait rappeler aux peuples vaincus leur ancienne puissance. Les jardins de Montézuma furent détruits comme son palais, et la hache n'épargna ces restes imposants des cultures aztèques que par respect pour leur âge.

Les deux aqueducs qui conduisent l'eau à la ville partent de Chapultepec. L'un est alimenté par la fontaine qui sort de ce rocher, l'autre par une source qui vient de plus loin.

San-Angel est avec San-Agustin le verger de Mexico. Les arbres des jardins plient sous le poids des fruits de toute espèce qu'on y récolte. Les arbres fruitiers d'Europe y sont en plus grand nombre que ceux du pays; mais les marchés sont abondamment pourvus de tous les fruits des climats chauds, qu'on y apporte de vingt et trente lieues à la ronde.

San-Angel est situé sur la pente d'un volcan depuis longtemps éteint, entouré de laves et de scories spongieuses, qui s'étenderrt à plusieurs lieues du cratère. Ces déjections volcaniques ressemblent de loin à une lèpre végétale. Elles offrent quelques sites originaux, mais il est difficile d'y pénétrer.

A l'est de San-Angel, le bourg de San-Agustin de

[1] *Cupressus disticha Linnei*, désigné aujourd'hui sous le nom de *Schubertia disticha*.

las Cuevas, appelé aussi Tlalpan, étale à mi-côte la verdure de ses jardins. Les rues en sont désertes, silencieuses; seulement trois jours dans l'année, aux fêtes de la Pentecôte, la plus grande agitation succède à ce calme habituel.

De toutes parts accourent à San-Agustin les joueurs qui veulent tenter la fortune sur de nouveaux plans. Quinze ou vingt *montes*, tenus souvent par des gens de distinction qui font eux-mêmes l'office de croupiers, sont ouverts au public. La foule reflue de l'un à l'autre depuis neuf heures du matin jusqu'à minuit. Ici deux, trois et quatre mille onces d'or sont étalées à la vue des joueurs de première classe; là des piles de piastres excitent la convoitise des joueurs plus timides; et jusque sur la place publique sont disposées des tables où les gens du peuple vont porter leurs réaux. C'est une foire d'argent.

Le *monte* est un jeu fort simple qui a quelque analogie avec le trente et quarante. On pose sur la table deux cartes, tirées au hasard, qui représentent deux couleurs auxquelles les joueurs confient leur argent; puis on tire d'autres cartes du jeu jusqu'à ce qu'il en arrive une semblable; c'est celle qui gagne. Lorsque la carte gagnante est la première de celles qu'on retourne, le banquier ne paye que les trois quarts de la mise.

Les Mexicains ont un goût prononcé pour le jeu. Je n'ai pas dit passion, parce que je ne leur en connais aucune. Une passion ne peut exister qu'autant qu'elle développe dans l'homme une grande énergie

de volonté et d'action, et qu'elle ébranle violemment ses facultés et tout son être. Mais le Mexicain reste toujours le même : rien ne le remue profondément.

Je vis aux fêtes de San-Agustin un joueur de la classe moyenne mettre cinq cents onces d'or (plus de 40,000 fr.) sur le tapis : on lui passa, comme cela se pratique, le jeu de cartes pour qu'il fût lui-même l'artisan de sa fortune ou de sa ruine. Il le saisit sans changer de couleur, posa doucement sa cigarette sur la table; puis se mit à tirer méthodiquement chaque carte, les posant successivement l'une sur l'autre. Enfin arrive le fatal valet qui le fait perdre.... Rien ne paraît sur sa figure, aucun nerf n'a contracté ni sa bouche ni son sourcil. Au moment où le banquier ramassait son or, il remit avec politesse les cartes au tailleur, reprit sa cigarette, en fit tomber les cendres pour qu'elles ne se répandissent pas sur lui, et se remit à jouer quelques pièces d'or qu'il retrouva dans ses poches. Le malheureux! tout ce qui lui restait de fortune au monde n'égalait pas la moitié de la somme qu'il venait de perdre, et il était tranquille!

Au milieu de ces réunions silencieuses de joueurs, il est facile de distinguer l'étranger du créole, aux mouvements d'impatience du premier, à l'impassibilité du second. Cependant, malgré quelques gestes convulsifs, quelques paroles brèves, qui dénotent toujours leur origine, les étrangers imitent merveilleusement les Mexicains pour la ténacité et la hardiesse au jeu[1]. Les

[1] Je vis à San-Agustin le colonel Stavoli, italien au service du Mexique, perdre d'un seul coup 980 onces qu'il venait de gagner.

jeunes gens surtout s'y livrent avec une ardeur effrayante.

Quand on joue à cette fête, on ne cherche point un gain médiocre de quelques centaines de piastres; on n'aspire à rien moins qu'à un sac de mille onces; et quand par le plus grand hasard on l'obtient, on le perd quelquefois pour en vouloir le double. Tout homme qui se met à une table de *monte* n'est plus maître de lui : la fortune le tient sous son charme. S'il gagne, il est alléché; s'il perd quelque argent, il veut le rattraper; et plus la chance lui est contraire, plus il devient obstiné.

Du temps des Espagnols, ces fêtes étaient plus courues qu'elles ne le sont à présent : on y venait de fort loin, et c'était une chose commune de voir mettre mille onces à la fois sur le tapis; mais depuis, les jeux se sont ressentis de la diminution des grandes fortunes.

San-Agustin offre aussi des distractions moins dangereuses, où le perdant peut aller reprendre un peu de calme et de philosophie : ce sont les combats de coqs, les danses au calvaire et les bals du soir. Les combats de coqs sont aussi des jeux où l'on parie pour tel ou tel champion; mais on peut s'y amuser un moment sans y intéresser sa bourse.

Les coqs qui entrent en lice ont à la patte une lame d'acier bien émoulue, attachée comme un éperon. Excités à l'avance l'un contre l'autre, ils s'élancent dès qu'ils se sentent libres, et cherchent à se percer de cet éperon. Soit qu'ils sautent l'un sur l'autre, soit qu'ils

passent à droite ou à gauche, ils s'appliquent réciproquement à s'en frapper, et il y en a qui le font avec tant d'adresse, que dès le premier choc ils ouvrent le ventre ou le côté à leur adversaire.

Il faut les voir s'attaquer, reculer, se mesurer en baissant la tête, en hérissant les plumes de leur cou : leurs yeux étincellent de fureur. Le vaincu n'a point de quartier à espérer : tant qu'il peut se traîner, son ennemi le frappe à coups redoublés; et quand il expire, celui-là, tournant d'un air superbe autour du cadavre, fait entendre son chant de victoire, par lequel il semble défier les autres combattants.

Toutefois, il doit lui-même trouver la mort au lieu témoin de ses exploits : il est le tenant de ce tournoi à outrance et doit combattre tous les champions qu'on lui opposera. Souvent il en tue six ou huit avec un égal bonheur; mais enfin ses forces s'épuisent, il succombe, et va rejoindre aux cuisines de la grande place les victimes qu'il a dépêchées.

La route de Mexico à Tlalpam est celle qui conduit à Acapulco. Elle s'élève rapidement sur les montagnes du sud de la vallée, et atteint à la Cruz del Marques son point culminant, qui se trouve à peu près à la même hauteur que Rio-Frio. Quand je montai cette côte pour la première fois, il faisait à peine jour; mais au lever du soleil, je vis le bassin de Mexico à son point de vue le plus grandiose. Vingt volcans se pressent à l'entour depuis sa partie occidentale jusqu'au cône neigeux du Popocatepetl. Toute la vallée produit l'effet d'un immense cratère qui s'est refroidi

peu à peu, conservant longtemps encore assez de chaleur pour entretenir des éruptions partielles sur ses bords. Pendant plusieurs lieues, la route se trouve creusée dans les bancs de laves, et de cendres volcaniques si lourdes, que le vent peut à peine les soulever.

A la Cruz del Marques, lieu qui tire son nom d'une croix qu'on y a plantée, ces traces d'incendies terrestres deviennent moins visibles; les forêts de pins y croissent plus épaisses. Cet endroit est redouté des voyageurs : les voleurs l'ont choisi pour la scène de leurs exploits. Le village de Huichilaque en est la pépinière inépuisable. Dans les guerres de l'indépendance, des bandits y commirent sur les Espagnols des atrocités révoltantes.

De Huichilaque. on découvre Cuernavaca et les pays chauds qui s'étendent jusqu'à l'océan Pacifique. On est encore au milieu des frimas, et l'on a à ses pieds un printemps perpétuel.

En descendant la côte, je ne fus pas peu surpris de retrouver deux Indiens qui, sortis de Tlalpam en même temps que moi, m'avaient suivi, quoique mon cheval allât bon pas. A la vérité, ils coupaient souvent au plus court et rattrapaient ainsi ce qu'ils perdaient de terrain d'un autre côté. Chargés de pesants fardeaux, ils avaient néanmoins conservé leur petit trot, et ne paraissaient pas plus fatigués que le matin. Ces Indiens sont d'excellents marcheurs et voyagent d'une manière particulière. Ils portent sur le dos une cage à claire-voie, ou un filet rempli de provisions, retenu

par une corde qui leur passe sur le front, de sorte que la tête supporte une grande partie du poids. Ainsi lestés, on les voit, le corps porté en avant et le jarret ployé, faire quelquefois vingt lieues au petit trot, sans autre aliment qu'un peu de tortille sèche. Ils aiment mieux aller chargés que libres de toute charge : on en voit tous les jours qui retournent de la ville au village, portant eux-mêmes le fardeau de leurs mules. Quand les Mijes de Guichicovi reviennent du marché de Tehuantepec, ils ont soin de remplir leurs filets de cailloux pour courir plus à l'aise.

Cuernavaca, à dix-huit lieues de Mexico, était la capitale des Tlahuiques, peuples soumis aux Aztèques. La température de cette petite ville est agréable, quoique déjà un peu chaude. Les maisons, les cases de roseaux sont entremêlées de jardins plantés d'orangers, de cédrats, de daturas, dont les fleurs embaument l'air. De tous côtés on entend le murmure d'un petit ruisseau qui descend la colline en serpentant à travers les habitations. Les environs fournissent les doubles produits des latitudes de transition. A une demi-lieue de là, à l'hacienda d'Atlacomulco, ancienne propriété de Cortès, on cultive sur une grande échelle le sucre et le café. La caféyère fut plantée par un Français en 1824.

Un autre Français, nommé Joseph de Laborde, fit construire à Cuernavaca, au milieu du siècle dernier, une habitation [1] où il dépensa 500 mille piastres dans

[1] Cette habitation, qui était tombée en ruines, a été convertie en hôtel des diligences.